

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Les fauves anesthésiés

Jean Vaillancourt

Volume 1, numéro 4, juillet-août 1959

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59655ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vaillancourt, J. (1959). Les fauves anesthésiés. *Liberté*, 1(4), 242–248.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1959

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Les fauves anesthésiés

JEAN VAILLANCOURT

Lanoue ne revit pas le libraire de quinze jours. Puis il reçut de lui un appel téléphonique et accepta, pour la première fois de sa vie, d'aller passer la soirée de Noël dans une famille.

Pamphile, propriétaire depuis quelques mois, habitait une de ces banlieues neuves à l'aspect quasi sinistre, dont on peut dire qu'elles ne sont pas encore humanisées; mais où les maisons à façades frigides, dès le seuil franchi, révèlent toute la réconfortante tiédeur du bonheur sûr qui se cache.

— T'es un néo-bourgeois! éclata joyeusement Richard en pénétrant dans le vaste salon à tapis épais et à fauteuils modernes, où il ne manquait même pas une cheminée décorative, surmontée d'un brillant et indéchiffrable tableau tachiste.

"Néo-bourgeois" fit rire Pamphile, qui se frottait néanmoins les mains. — Bah, dit-il d'une voix de panse bien nourrie, on s'aime trop pour se laisser pâtir!

Un moment, il regarda Lanoue avec, dans le coin de l'oeil, la complicité gaillarde de ceux qui se sont saoulés ensemble récemment. Puis il versa à son hôte un verre de martini.

— Assieds-toi là, Richard, dans mon fauteuil préféré: il est plus confortable que le siège de Cinna!

Pour la première fois depuis qu'ils se connaissaient, Lanoue trouva désagréable dans la bouche de Doucet une allusion littéraire. L'intellectuel fin de la petite boutique de la rue St-Hubert, sans parler du lyrique quasi démoniaque de la taverne du coin, détonnait dans son grand salon. Mâchouillant un cigare, parlant à vide de pensée pour seulement s'entendre résonner, dorlotant ses pieds dans de grosses pantoufles moelleuses dont la vue faisait ricaner Lanoue intérieurement, c'était le troisième homme en Doucet. Drôle!... Et il paraissait, des trois, le plus solidement ancré dans la vie, comme un navire mouillé à son port d'attache.

Ou plus exactement, peut-être, un ancien marin qui s'est fixé à terre avec vue sur la rade. Il se mit en effet à parler de livres comme s'il y eût été obligé.

La jeune épouse apparut dans la porte avec les deux enfants. Petite et fine, de contenance effacée mais le regard vigilant, on la devinait tendre et secrète, brillant dans l'ombre. Elle dit quelques mots d'une voix un peu lointaine, qui fixait tout de suite l'attention, puis se plaça derrière ses enfants.

Les deux gosses, garçonnets de quatre et trois ans, étaient beaux et sains. Doucet les enveloppa d'un regard de lumière.

— Voilà, mon cher, déclara-t-il avec un geste théâtral, la rançon de l'amour!

— Rançon ou dividende? demanda légèrement Lanoue.

— Ah, mon cher!..., fit Doucet ne sachant plus. Sa voix, son être entier signifiaient le contraire de ce qu'il avait énoncé. L'orgueil paternel, comme celui de la propriété, lui élargissait les épaules. L'éclat magnétique qu'avait pris son regard à l'entrée des bambins endimanchés subsistait à moitié dans ses larges prunelles. Lanoue fut troublé de la ressemblance de ce regard de père triomphant avec celui de "génie rallumé" qu'avait eu le libraire à la taverne pour subjuguier les bûcherons ivres.

Le souper fut agréable; madame Doucet servit deux bons vins de table. Lanoue, vers le milieu du repas, fut très exubérant pendant un quart d'heure, puis il se renfrogna.

La première heure de la soirée, ensuite, s'écoula gentille et un peu fade, comme toute soirée de famille à laquelle on a convié un célibataire pour l'honorer. Les enfants, s'ébattant bruyamment sur le tapis, étaient le centre d'attraction, freinant la conversation des adultes mais en même temps heureux dérivatif. Madame Doucet, toute femme intelligente qu'elle fût, était essentiellement jeune mère. Doucet chez lui, essentiellement homme de foyer. Richard se rémemorait que le premier chapitre de *L'Origine des espèces* de Darwin s'intitule: *Variation Under Domestication*.

* * *

.....

Doucet entra sa tête dans ses fortes épaules et rit en silence, lentement, appréciant l'éclat du jeune barbare comme s'il eût été de vingt ans son aîné et non de dix seulement.

— T'es pas encore sorti tout à fait de l'adolescence, mon petit Richard, dit-il avec bonté. T'es... t'es sympathique quand

même! Mais tu n'as pas atteint l'âge, tu n'as pas connu le jour où on réalise que la première jeunesse est un poids gênant sur les épaules et qu'il faut jeter ce poids mort si on veut être encore jeune... entrer dans la deuxième jeunesse. Elle est beaucoup plus longue que la première, tu sais!.. C'est peut-être un gros paradoxe, Richard, mais tu vis romantiquement dans ton passé. Non comme les vieux qui reviennent au leur après un long chemin, au terme d'un périple, mais comme un poète de vingt-cinq ans qui n'est pas assez éloigné de ses dix-sept ans. Tu vas te décider un de ces jours, tu verras! Et c'est alors que tu commenceras à vivre.

Doucet éprouvait visiblement le besoin d'être plus intime avec Lanoue qu'il ne l'avait été depuis le début de cette banale, conventionnelle soirée. Il le fit rasseoir. Quel tournant prit le cours de ses songeries philosophiques à la faveur de ce lieu privé, de ce cloître grand pour deux hommes, de ce "haut côté" où Doucet invitait de temps à autre un ami pour parler d'"affaires de conséquence"?

.....

Lanoue en avait assez de cette hibernation de malentendu.

— Tu es un homme heureux, Doucet, dit-il d'une voix forte. Et le bonheur doit bien être ce que le bonhomme Claudel appelait une forte prison.

— Une cellule cancéreuse qui détruit lentement les tissus supérieurs de la vie d'un homme, rétorqua sinistrement Doucet dans une impulsion. Je veux dire: le bonheur confortable. Celui des Lamiel du cottage d'à côté, des McFarber de la maison d'en face. Et le mien. Je veux dire: ce bonheur-là pour un intellectuel d'essence imaginative, créatrice. Sais-tu, Lanoue, quel est l'emblème véritable du Canada actuel? La "*vache contente*" de la laiterie Borden. Fais ce que tu voudras de ta vie, Lanoue. Mais si tu coupes les jambes de ta liberté pour t'asseoir comme tout le monde ici, tu sauras ce que c'est pour un homme de se survivre après un suicide merveilleusement réussi.

"Viens. Sortons de cette pièce où j'étouffe, retournons au bonheur. Je ne peux plus respirer longtemps hors du bonheur, moi. Je suis devenu claustrophobe. La panique me prend quand je me trouve seul un peu trop longtemps, ou avec un gars comme toi qui me comprend trop. T'es pire que ma conscience, en ce moment. Viens. (Il refermait le meuble à livres. Et il était un peu haletant.) Mathilde est mal à l'aise quand je m'attarde ici et elle finit par monter me chercher. Que veux-tu! Elle est le gendarme de mon bonheur. La gardienne de ma vie, assignée par Dieu lui-même...

Il ajouta sardoniquement, avec une cruauté imprévue :

— Tu sais que l'âme d'une femme, pour débusquer sa proie, a plus de flair qu'une chienne?... La proposition est ambivalente, d'ailleurs. Moi, j'ai choisi Mathilde entre vingt filles qui me plaisaient, j'ai la certitude que je l'aurais élue entre mille. La meilleure femme du monde, Lanoue. Honnête de la vraie honnêteté : celle qui ne se considère pas comme une vertu, mais comme la seule chose naturelle. Tu peux trouver Mathilde un peu bourgeoise aujourd'hui : nous avons vécu ensemble un an avant de nous marier et elle n'exigeait pas le mariage. J'ai été l'architecte de toute notre existence d'aujourd'hui ; elle, son rôle s'est borné à la décoration intérieure. C'est pourquoi je suis, pour l'éternité, voué au bonheur, Richard.

Il ajouta d'une voix baissée :

— Encore un petit secret pour t'instruire : le bonheur est une carrière comme une autre. Rien de plus.

* * *

Doucet, homme normal, avait à 34 ans tout ce qu'un homme est normalement en droit d'attendre de la vie et même un peu plus. Qu'importait qu'il n'eût pas été comblé de la manière dont il avait rêvé à vingt ans ? Le cas de Pamphile était celui de tant de milliers d'autres, il se confondait si parfaitement avec le tragique de la Vie elle-même. Il mourrait un jour, dans une quarantaine d'années probablement, comme Lanoue qui ne pensait jamais à la mort, comme Deblers qui essayait de se retenir de vivre dans l'attente des signes d'un destin qui pût combler son orgueil insensé ; comme tout le monde ; et les voies particulières qu'on aurait employées pour parvenir à ce terminus général avaient si peu d'importance après la sépulture. Il fallait avoir vu au cours de cette soirée Doucet rayonner auprès de sa compagne, des deux enfants mâles qui perpétueraient son nom, et de l'arbre de Noël décoré de ses mains avec un soin rituel, pour comprendre d'emblée ce qui compte dans la vie de l'être humain. L'homme Doucet, qui ne croyait pas à l'au-delà, ne parviendrait pas le ventre vide au terme de sa carrière terrestre. Il aurait EU.

Mais Richard Lanoue, qui n'avait pas un extérieur agressif, était une bête pour lui-même. Avec quelle résignation affreuse, se souvenait-il, Doucet avait dit à la taverne : "J'avais sans doute ce qu'on appelle aujourd'hui un complexe, un complexe de gosse pauvre devant le riche..." et : "... C'est ainsi, mon vieux, qu'un garçon se forme pour la vie dès son enfance..."

Pamphile Doucet, ce margoulin à l'esprit de juif pauvre, ancien brillant premier de classe au collège, lettré désabusé. Madame Doucet mère lui avait déjà parlé de ça, vaguement, il se souvenait aujourd'hui. Le fils doué qui n'avait pas eu beaucoup de chance au départ parce qu'il avait dû quitter trop tôt les études, mais qui, "heureusement" — un de ces mots de mère dont l'atrocité innocente touche au sublime — avait réussi très bien dans la vie.

Comment Doucet pouvait-il souffrir une telle incompréhension, de la part des seuls êtres qui l'aimassent assez pour devoir le comprendre? Est-ce que, vraiment, un homme ne devenait fou que par suite d'un violent choc émotif, ou encore de lésions cérébrales, comme les syphilitiques, les grands alcooliques et certains boxeurs?

Lanoue le sans-foyer, qu'avaient d'abord impressionné beaucoup le confort bourgeois du cottage Doucet, la tiédeur du nid et tout cet il-fait-bon-vivre, s'était senti soudain assommé d'ennui et il était parti avant onze heures en inventant un prétexte confus.

Sitôt dans la nuit de la rue, il fut assailli par l'implacable conviction qu'il n'avait aucun désir de posséder jamais une félicité de cet ordre.

A pied, n'accordant même pas un regard au chauffeur de taxi qui ralentissait et entrouvrait sa portière en arrivant à sa hauteur, il partit à la recherche d'un bar ou d'un gros restaurant, de quelque lieu animé et neutre où il pût se mêler sans intimité, pendant une heure, à des humains nombreux avant d'aller se coucher.

C'était le soir de Noël; quelle était cette fête stupide dans ce pays de riches jouisseurs? La seule soirée de Noël dont Richard gardât quelque nostalgie avait été passée au front, sur les bords de la Meuse, dans une petite maison de bois pleine de civils hollandais qui vivaient héroïquement parce que c'était la guerre, et que la Mort était à l'affût sur l'autre rive.

Richard n'avait pas la moindre envie de dormir et ressentait à l'endroit du bourgeois Doucet des choses qu'il lui fallait faire éclater.

Quelle était, d'abord, cette "vraie tragédie de la cochonne de vie" qu'avait voulu expliciter le libraire en sortant ivre de la taverne? Il n'en restait plus de trace visible lorsqu'il était dégrisé, bien sûr. Mais pourquoi l'alcool les transportait-il ainsi, ceux qui buvaient beaucoup par besoin de l'ivresse, pourquoi l'alcool rendait-il certains jubilants et d'autres furibonds? Que cherchaient-ils, que la chaleur seule de leur sang et l'élan naturel de leurs passions ne pussent leur fournir? Les premiers entrant en liesse, se récon-

cilient avec la Vie et tous les hommes, chantant avec la Création; et les autres s'en désolidarisant jusqu'à l'horreur?

Pamphile pouvait vivre dans un certain état de bonheur relatif parce qu'il était humain, Pamphile était un homme condamné. Un forçat à perpétuité qu'on avait enfermé, par faveur spéciale ou raffinement affreux du sort, dans un hôtel luxueux dont les portes de fer étaient capitonnées de satin et drapées de velours. La science et le raffinement de l'architecte de cette maison (qui n'était pas Doucet, qui s'illusionnait là-dessus) étaient tels — Richard était-il ivre pour avoir de telles idées? — qu'un dispositif sonore tout à fait spécial, dissimulé dans les murs, transformait en trilles joyeux les sanglots et les cris de désespoir du prisonnier à perpétuité de son bonheur conventionnel.

Richard, éprouvant sa liberté comme un grand bouillonnement d'allégresse dans toutes ses veines, eut, une minute, le goût d'amour de tomber à genoux pour rendre grâce à quelque divinité secrète et tutélaire qui avait depuis son enfance guidé ses pas malgré les misères; une de ces étoiles, mineures peut-être mais infaillibles, connues de ceux-là seuls qui scrutent longuement le firmament chaque nuit.

Certains êtres, plus doués pour la vie que bien d'autres, n'aiment pas leur propre vie, c'est-à-dire ce qu'ils en ont fait. Le flot paraît en avoir été empoisonné à un tournant, sinon à la source même. Pamphile était de ceux-là. Richard, qui ne savait guère penser que par images malgré ses efforts pour trouver un chemin intellectuel vers le coeur des choses, croyait néanmoins connaître, enfin, l'état profond de Pamphile Doucet. Cet homme, à sa croisée des chemins, s'était trompé de direction. Il avait réussi quand même parce qu'il était fait pour réussir en tout, y compris l'erreur; parce qu'il avait du talent et de la force, l'arsenal prodigieux de volonté de ceux qui se sont relevés d'avoir connu, dès l'enfance, la mort dans l'âme; qu'il possédait cette *vitalité* essentielle qui est un inceste magnifique et infrangible, surmoral de l'homme avec la Vie.

Pamphile, dans l'écoulement du temps quotidien, était un homme heureux aux yeux de tous et probablement à ses propres yeux, sans quoi il n'eût pas eu si bonne santé et si bel air. On ne décelait pas une ride permanente sur le faciès de ce gaillard bien nourri, à l'estomac exigeant, et dont le ventre, sanglé par une large ceinture de cuir neuf, promettait un embonpoint prochain.

Mais Pamphile pensait autrement quand se réveillaient dans son coeur certains fauves anesthésiés. Cette autre réalité qui naissait dans son esprit lorsqu'il croyait rêver, ce destin différent qui

se dessinait, se formait, s'organisait, surgissait en relief et révélait des perspectives, sous le regard tourné vers le dedans de l'homme imaginaire qui s'était pris à songer; cette musique lointaine et approchante que percevait soudain son oreille tendue depuis un long moment dans le silence de la méditation; cette seconde vie apparue dans l'esprit aux heures stygiennes ne serait-elle pas, pour certains êtres, celle pour laquelle ils étaient nés?

Tout homme, bien sûr, rêve de ce qu'il n'a pas été, ou tout simplement du paradis, et son rêve est aussi vain que banal. Mais le sens commun ne serait-il pas la plus grande invention jamais faite par les hommes pour duper certains d'entre eux, leur permettre de se lever chaque matin avec un certain courage et s'endormir chaque soir dans une paix relative, de se trahir chaque jour sans s'inspirer d'horreur, jusqu'à l'éclatement final de tous les mensonges et le voile enfin déchiré du haut en bas de l'heure de la mort?

Richard, progressant depuis une heure à grandes foulées contre le vent, était échauffé et frémissant. Il ne savait même pas quelle rue il venait d'enfiler et ne cherchait plus un asile public, ayant trouvé le foyer rougeoyant dans sa tête, l'alcool généreux dans sa jeunesse. Il y a ceux, se souvenait-il, qui meurent doucement, qui meurent bien. Ne seraient-ils pas ceux qui ont vécu en accord avec eux-mêmes? Et celui-là qui hoquète "JAMAIS!" en levant le poing avec, surgie dans la face, cette expression incon nue, diabolique, vertigineuse, qui fait reculer ses intimes les plus anciens et jusqu'à ceux qui sont la chair de sa chair et ne seraient même pas nés si les circonstances de la vie de cet homme eussent permis qu'il fût lui-même? Et celui-là?... *What about that man?*

(chapitre d'un roman à paraître)

Jean Vaillancourt